

le Gaucher était en quelque sorte le maire du palais de Roche-Corbon, où il remplissait les divers emplois affectés depuis aux intendants. Roch avait accompagné Ombert XXIV en Palestine, et il avait eu la douleur de le voir succomber dans l'esclavage. Roch ne s'était soustrait à la mort qu'en reniant la foi catholique, et comme il avait fait serment de la main droite sur le Coran, il avait condamné cette main infidèle à une perpétuelle inaction; peu s'en était fallu même qu'il ne se la coupât : mais à Rome, où il était allé demander l'absolution de son crime, le grand pénitencier l'avait engagé à conserver ce membre au service de Dieu, ce que Roch avait compris dans le sens qu'il ne devait point le mettre au service des hommes.

Ce vieillard avait près de quatre-vingts ans; il était petit, vif, éveillé, et de plus fort vigoureux encore; son front était saillant, ses yeux gris et enfoncés, son nez pointu, et tout son corps d'une maigreur surprenante. Il portait toujours des habits d'une couleur foncée, et ses cheveux blancs s'échappaient de dessous un bonnet de couleur marron, surmonté d'une plaque d'or aux armes de Roche-Corbon. Son dévouement à cette noble famille était aussi grand que son attachement à la religion catholique, apostolique et romaine, et si ces deux sentiments mis en opposition depuis quinze ans par la conduite des Ombert envers le monastère élevaient en lui des combats assez plaisants, sa longue expérience, son habitude de régir les domaines lui avaient acquis le droit de parler assez librement à son maître et lui donnaient une grande autorité sur les vasseaux et les gens du château. Roch était en quelque sorte un *fac-simile* du pouvoir du baron et le pivot sur lequel roulaient les affaires de la baronnie. Jamais le bailli, le sénéchal, les francs-archers, le curé du village, ne se seraient adressés à d'autres qu'à Roch avant de paraître devant le seigneur, et Roch n'abusait aucunement de cette autorité.

En ce moment il suivait le sire de la Bourdaisière avec un visible contentement. En effet, depuis que le baron avait été cité trois fois par l'abbé Hélias, Roch avait eu une peine infinie à revenir au château. Le vénérable Boniface lui-même, pauvre prêtre, avait longtemps hésité entre le courroux des bé-



Catherine.

nédicins et celui des barons ses bienfaiteurs; Roch le Gaucher lui avait représenté que pour un seul homme il allait priver tout un peuple des secours de la religion, et que son devoir était de rester jusqu'au dernier moment pour éveiller le repentir dans l'âme de son maître. Cette dernière raison avait convaincu Boniface, et l'air soucieux qu'on lui a vu pendant qu'il récitait le bénédicité venait de ce que l'endurcissement du jeune baron allait le forcer à quitter le château; car il ne se sentait pas assez fort, en cas d'excommunication, pour lutter contre les bénédictins, qui l'auraient fait interdire et condamner comme fauteur de l'hérésie.

Or Roch le Gaucher, depuis ces fatales citations, ne voyait en l'avenir que des malheurs, et voici comment il exprima ses craintes au sire de la Bourdaisière. Lorsqu'ils furent sur le chemin qui menait au monastère par le haut de la montagne, il fit avancer son cheval près de celui du sire de la Bourdaisière par un imperceptible gradation, et finit par se trouver presque à côté du seigneur sans que ce dernier pût s'en formaliser en rien, car Roch mit à ce petit manège une attention et une lenteur qui décelaient le respect qu'il avait pour ses maîtres, et qui sans doute eût fait rire le bon seigneur s'il s'en fût aperçu. Comme la transition d'un tel acte à une tentative de conversation eût

été peut-être trop rapide, Roch commença par tousser deux fois légèrement, puis il soupira profondément à plusieurs reprises, enfin il se hasarda à commencer ainsi:

— Que Dieu et ses saints, et surtout notre Seigneur Jésus, aident votre sagesse dans son entreprise; car, si vous réussissez, monseigneur, vous m'ôterez un poids de cent livres que j'ai sur l'estomac, sans parler du service que vous rendrez à monseigneur votre gendre. Non, en vérité, je ne vis pas depuis que nous sommes cités par Sa Révérence l'abbé dom Hélias. Dire qu'une maison comme celle des Roche-Corbon serait excommuniée! Que deviendrait le pauvre Roch, lui qui a déjà renié Dieu une fois! Je suis obligé, voyez-vous, d'être plus chrétien qu'un autre, et je ne sais si je pourrais risquer ainsi mon âme en servant un excommunié! J'aimerais mieux mourir, car je ne trahirais ni mon maître ni Dieu.

— Bah! reprit le sire, saint Pierre a renié trois fois Jésus, qui était son Dieu et son maître.

— Oui, mais c'était un saint, répondit le pauvre Roch, et le père Boniface dit que les apôtres prenaient des licences qui ne nous sont pas permises. Mais, sire, ce qui m'effraye, c'est que si mon maître était excommunié tout le monde l'abandonnerait; car, grâce à mes soins, tous les gens du château sont religieux et pour tous les trésors du pape ne compromettraient pas le salut de leur âme. Tous les matins ils vont à la messe du père Boniface et vivent en état de grâce, à l'exception de ces damnés hommes d'armes qui sont pires que les mécréants, car ils ne croient même pas en Dieu. Ainsi, mon bon seigneur, il faut user d'adresse et de politique car j'aimerais mieux voir le baron mon maître mort ou ruiné que de le voir excommunié, et cependant Dieu m'est témoin que je l'aime plus que moi-même.

— Ruiné! hum!... mort! hum! hum! telle fut la réponse du seigneur de la Bourdaisière, qui commençait à apercevoir des difficultés dans sa mission, et des suites plus fâcheuses qu'il ne l'avait cru à l'excommunication; ses fermiers, ses serfs, ses gens, lui payeront-ils ses dimes, ses loyers et ses redevances?

— Je ne le crois pas, répondit Roch, à moins qu'il ne les prenne lui-même à l'aide de ses hommes d'armes, si ces derniers lui